

## Univers linguistiques et épanouissement de l'identité en VDA... un long parcours

Josette Favre

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/esp/572>  
DOI : 10.4000/esp.572  
ISSN : 2532-0319

### Éditeur

Centre d'Information sur l'Éducation Bilingue et Plurilingue

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015  
Pagination : 97-100  
ISSN : 1127-266X

### Référence électronique

Josette Favre, « Univers linguistiques et épanouissement de l'identité en VDA... un long parcours », *Éducation et sociétés plurilingues* [En ligne], 38 | 2015, mis en ligne le 01 mars 2016, consulté le 25 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/esp/572> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/esp.572>

---

# UNIVERS LINGUISTIQUES ET ÉPANOUISSEMENT DE L'IDENTITÉ EN VDA... UN LONG PARCOURS

**Josette FAVRE**

*Se te prèdze a eungn ommo an lenva  
que llouù coumprèn, t'arrewve a sa tita  
Se te lèi prèdze sa lenva, t'arrewve a son queue  
(Nelson Mandela)*

*Se parli con un uomo in una lingua  
a lui comprensibile, arriverai alla sua testa  
Se gli parli nella sua lingua, arriverai al suo cuore  
(Nelson Mandela)*

**N**ée à Aoste de deux parents «roussoun» (ainsi étaient nommés les habitants d'Oyace, commune valdôtaine située dans la vallée de Bionaz) j'ai passé mon enfance et mes premières années de l'adolescence à la ville d'Aoste. Malgré la vie citadine, les origines et la vie de mes parents et de mes grands-parents me donnent de nombreuses et constantes opportunités de vie dans le milieu rural.

Dans les années 1960-70, chez les familles valdôtaines se répand l'opinion que le patois est l'un des principaux responsables de l'échec scolaire et qu'il est donc important de parler l'italien aux enfants, autrement ils risquent d'avoir des problèmes linguistiques à l'école. Heureusement, mes parents ne sont pas affectés par ces idées et ils continuent à parler le patois qui devient ainsi ma langue maternelle.

Lorsque je commence mon parcours scolaire, deux mondes, deux systèmes parallèles commencent à prendre forme: d'une part la ville, l'école, les magasins, les contacts avec les copains d'études, un monde où la langue de communication est l'italien; de l'autre, la campagne et la montagne, les travaux des champs et des vignes, les relations avec les membres de ma parentèle, un monde où la langue de communication est le patois.

C'est à partir des douze ans que ce parallélisme commence à me poser des problèmes.

J'adore toutes les expériences de vie à la campagne mais à la fois, lorsque je suis à l'école et en compagnie de mes copains, j'ai honte de tout ce monde qui m'appartient et qui me représente. Je n'ose pas dire que pépé a des vaches, je ne raconte pas mes vacances à la montagne, je ne partage pas les expériences de travail dans les champs et surtout je tais le fait que je parle patois avec mes parents. Je crains que cela puisse me disqualifier et mettre trop en évidence le fait d'être une valdôtaine «de souche» (j'étais la seule patoisante parce que la plupart de mes copains avait le père ou la mère d'origine piémontaise, calabraise, veneta ou autre).

L'enseignement bilingue prévu dans les écoles valdôtaines me donne la possibilité de découvrir un nouvel univers linguistique, celui du français. Cette langue me passionne, je découvre en elle, si difficile pour la plupart de mes copains, un monde qui m'est proche. La sonorité m'est familière, plusieurs mots ressemblent à mon patois, je me sens à l'aise dans la communication et l'envie de l'apprendre est remarquable. De plus, je m'aperçois que le patois m'est utile pour l'apprentissage et petit à petit je commence à l'apprécier et à m'en servir de façon profitable.

Le parcours pour devenir consciente des valeurs identitaires de ma langue maternelle et pour aller au-delà des avantages liés exclusivement à l'apprentissage de la langue française est encore long et il m'a fallu attendre de vivre des expériences au dehors du contexte scolaire des études pour découvrir que le patois n'était pas seulement un simple constituant de mon identité, mais qu'il la construisait et qu'il influençait ma conception du monde.

À la fin de mes études, quelques voyages de vacances commencent à élargir mes horizons et je reste fascinée par tout ce qui se cache derrière la langue parlée dans les pays visités, à savoir toute une culture, tout un monde, toute une façon de voir le monde.

Je tire profit de ces expériences et, devenue enseignante d'école primaire, je commence à m'intéresser aux aspects didactiques qui concernent l'enseignement des langues. Je ressens la forte exigence de créer pour mes élèves de réelles situations de communication et de leur permettre de «vivre» la langue dans toutes ses dimensions. Je m'engage ainsi dans plusieurs projets de correspondance et d'échange scolaire qui impliquent aussi le séjour auprès de familles françaises. Les souvenirs de D. et M., deux petits gamins de six ans, partis avec les autres élèves plus grands de la classe à plusieurs niveaux, tout seuls à se débrouiller auprès de la famille française qui les avait accueillis, est encore très vif en moi et je crois que c'est vraisemblablement par leur expérience

que j'ai ressenti la joie, la fierté de connaître le patois et surtout l'orgueil de le parler. Observer mes deux petits élèves qui passaient du patois au français tout en mêlant quelques mots en italien et remarquer qu'ils étaient à l'aise et heureux de communiquer, jouer et découvrir le monde de leurs correspondants, m'a permis de réaliser que toute langue a une dignité et que c'est au moment de la rencontre avec l'autre, avec la diversité, que la langue maternelle de tout un chacun acquiert de la valeur.

Animée par ce sentiment de découverte de ce qui est différent, de cet «autre» qui favorise la rencontre de soi-même, je pars toute seule pour des vacances-études en Angleterre, tout en connaissant très peu l'anglais. Au début du séjour, je dois surtout faire face à un «héritage scolaire»: ne parler que de façon correcte! Cela heureusement ne dure que quelques jours et la chaleur de la famille d'accueil, trop impatiente de me connaître, de dialoguer et de m'offrir le meilleur, facilite mes essais et m'aide à surmonter de façon positive les erreurs. À la rentrée du séjour j'entreprends l'étude de la langue anglaise; l'apprentissage n'est pas aussi simple et immédiat comme cela pourrait arriver chez un enfant, mais je constate qu'une base de trois langues est sans doute favorable.

Enfin, c'est en passant par l'étude de l'anglais aussi que je mûris le désir de revenir à ma langue maternelle et, il y a quelques années, je décide de fréquenter un cours de graphie du francoprovençal, langue vivante et langue de communication courante, parlée par un bon nombre de personnes de ma région. Grâce à un système de graphie adopté par le Guichet linguistique de l'administration régionale de la Vallée d'Aoste, il est possible d'écrire et de lire le patois (ou mieux toutes les variantes de patois valdôtains) en utilisant les automatismes de la langue française, plus quelques graphèmes particuliers pour n'écrire que ce qu'on prononce. Le travail d'écriture me sensibilise au thème de l'évolution d'une langue: le contact du patois avec d'autres langues a nécessairement engendré des changements dans mon parler et nombreux sont les emprunts ou les interférences que j'utilise dans la communication orale. L'écriture sollicite en moi l'envie de peaufiner mes compétences et de rechercher et récupérer les expressions originales du patois, celles qui risquent de disparaître. Encouragée par l'enseignante à employer des expressions idiomatiques et un lexique approprié, qui ne soit pas contaminé par d'autres langues, j'ai recours à un témoin fort important, ma grand-mère, presque centenaire. C'est ainsi que du monde des mots inconnus se dévoilent toutes les richesses d'une sagesse et d'une tradition populaire et surtout de nombreux récits qui concernent l'histoire de vie de

ma grand-mère, de ma mère et indirectement de *mon* histoire. Les moments de dialogue avec mémé qui débutent par la recherche de mots se transforment ainsi en instants d'écoute profonde et intime. C'est par les interactions avec elle que pour la première fois j'arrive à sourire du sentiment de honte éprouvé dans le passé envers cette langue, ma langue du cœur!

À la lumière de mes expériences personnelles, j'arrive à conclure que pour connaître et apprécier vraiment en profondeur une langue – et je précise même notre langue maternelle – il est important de pouvoir l'étudier non pas sous sa forme normale, courante, usuelle, mais dans ses états critiques, dans la fièvre, dans la passion et surtout en construisant des ponts vers des cultures et civilisations «autres», en tissant des liens et en favorisant les rapports d'échange et d'écoute authentique. Et en tant qu'enseignante je ne peux qu'être une grande partisane de l'enseignement plurilingue dont le sens n'est pas strictement linguistique, ni même langagier, mais surtout culturel, qui engage la rencontre de modes de dire et de penser qui sont à la fois différents et en possible rapport d'échange avec les nôtres. «Un apprentissage qui requiert donc de pouvoir se dépendre de soi, de ses habitudes, de ses représentations d'autrui et de sa culture, pour confronter les différents modes de faire, de dire et de penser constitutifs de l'humain, pour faire dialoguer les cultures et ainsi les rapprocher, plutôt que de les diviser ou de leur reconnaître un 'droit à la différence' dans l'indifférence réciproque» (1).

L'école joue un rôle fort important dans la construction du rapport aux langues et pour que ce rapport soit positif et dynamique je suis persuadée qu'on n'a pas forcément besoin de recettes grandioses: et si on commençait «simplement» par une écoute authentique de soi et de l'autre?

#### NOTE

(1) J.-Y. Rochex, «Préface», in M.-A. Médioni [et al.], *Réussir en langues - Un savoir à construire*, Chronique Sociale, Lyon, 1999, p. 10.